

BULLETIN DE DOCUMENTATION



17^e Année

28 NOVEMBRE 1961

N^o 15

Une Manifestation d'Amitié franco-luxembourgeoise à Paris

Récemment, une manifestation franco-luxembourgeoise particulièrement importante a eu lieu à Paris: la réunion de l'association des Amitiés franco-luxembourgeoises du 24 novembre 1961.

A cette réunion assistèrent Monsieur Pierre Werner, Ministre d'Etat, Président du Gouvernement luxembourgeois, et Monsieur Wilfrid Baumgartner, Ministre des Finances de la République française, ainsi que de nombreuses personnalités françaises et luxembourgeoises parmi lesquelles on notait Madame Baumgartner, l'Ambassadeur du Luxembourg à Paris et Madame Robert Als, Monsieur Julliot de la Morandière, membre de l'Institut, ancien Doyen de la Faculté de Droit de Paris, Madame Viénot-Mayrisch, fille d'Emile Mayrisch, Monsieur et Madame Robert Tabouis, Monsieur et Madame Roger Millot, ainsi que les représentants diplomatiques et militaires luxembourgeois à Paris et les membres de la Colonie luxembourgeoise.

Au cours de cette manifestation, l'œuvre européenne et internationale d'Emile Mayrisch et de Madame Mayrisch fut évoquée.

Monsieur Henri Solus, Président de l'association des Amitiés franco-luxembourgeoises, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, définit le but de la réunion au cours de son allocution d'introduction :

« Lorsque, il y a 10 ans — dit Monsieur le Président Henri Solus —, à l'initiative de Mademoi-

selle Boichard qui y assume les fonctions de Secrétaire Générale, fut fondée à Paris l'Association des Amitiés Franco-Luxembourgeoises qui, selon l'article 1^{er} de ses statuts, « a pour but de grouper en France Luxembourgeois et Français, en vue de développer et de resserrer entre le Grand-Duché et la France les liens traditionnels d'amitié et de culture qui les unissent », une notice, destinée à la faire connaître et à susciter des adhésions, précisait :

« Il a paru aux fondateurs de l'Association qu'il convenait de faciliter et de renforcer les contacts entre les Luxembourgeois et les Français, de permettre aux uns et aux autres d'avoir des occasions utiles de se rencontrer et d'échanger pensées et sentiments, en vue de se mieux connaître et comprendre, et aussi de mieux connaître leurs pays respectifs, leurs institutions, leur histoire et leurs traditions, leurs patrimoines culturels, littéraires et artistiques. »

Ce rappel des fins de notre Association donne à l'objet de notre réunion de ce soir toute sa portée et sa justification.

Nous avons pensé, en effet, qu'il convenait de célébrer et de mieux faire connaître l'œuvre accomplie, après la première guerre mondiale, par M. et M^{me} Emile Mayrisch, dans leur résidence de Colpach, près de Redange. Cette œuvre préparait, voire même

préfigurait, celle qui se réalise aujourd'hui sous nos yeux et à laquelle le Grand-Duché a pris et continue de prendre une très large part : la formation d'un esprit européen et, partant, l'organisation de l'Europe.

Nous vous prions, Madame, d'agréer nos remerciements pour le très grand honneur que vous nous avez fait de bien vouloir assister à notre réunion.

Ce qui, dans quelques instants, va être dit de vos Parents par les deux savants conférenciers, M. Robert Stumper et M. Jules Prussen, va, nous le savons, susciter en vous une émotion légitime : celle qui nous saisit lorsque nous évoquons la mémoire des êtres chers que nous avons perdus.

Veillez bien nous le pardonner.

Notre excuse, Madame, est que l'œuvre noble et généreuse de vos Parents fait en quelque sorte partie de l'histoire des idées et des faits sociaux du Grand-Duché : l'hommage que nous rendrons aux vôtres sera aussi un hommage rendu à votre pays.

Nous n'oublions pas, de surcroît, que le courage et l'esprit civique sont chez vous des vertus familiales.

Après la mort de votre mari, Pierre Viénot, qui Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères avant la guerre de 1939, fut, en 1943, le premier Ambassadeur de la France Libre à Londres où il mourut, en 1944, vous avez vous-même accepté d'occuper le poste de Sous-Secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et vous continuez de remplir avec une compétence et un dévouement sur lesquels je me garderai d'insister afin de ne pas blesser votre modestie, les fonctions de Conseiller Général des Ardennes et de Maire de Rocroy.

Tous ces titres justifiaient, Madame permettez-moi de le rappeler en terminant, que l'Association vous ait priée de faire partie de son Comité d'Honneur. Et c'est avec une charmante bonne grâce que vous avez accepté ce patronage qui nous est précieux et cher.

Monsieur le Premier Ministre du Gouvernement luxembourgeois,

L'Association des Amitiés Franco-Luxembourgeoises est très honorée, heureuse et — pourquoi ne pas le dire très simplement —, très fière que vous ayez bien voulu accepter l'invitation que, sous le couvert de notre ami commun, Roger Millot, l'un de ses Vices-Présidents, elle s'était permis de vous adresser.

Votre présence parmi nous, ce soir, ne témoigne pas seulement du désir que vous avez éprouvé de vous associer à l'hommage rendu à Monsieur et Madame E. Mayrisch.

Vous avez bien voulu m'assurer aussi qu'il vous serait agréable de passer votre soirée parmi vos compatriotes et leurs amis français de l'Association, et en compagnie — cette fois non redoutable, puisque nous sommes du même côté de la même table —, de deux de vos anciens professeurs parisiens :

— à l'Ecole des Sciences Politiques :

M. Baumgartner

— à la Faculté de Droit :

le Président de l'Association.

L'un et l'autre, très attachés à leur ancien disciple dont, je peux bien le dire, ils n'avaient pas tardé à discerner les éminentes qualités, se réjouissent profondément de votre accession au poste de Premier Ministre du Gouvernement luxembourgeois.

A ce poste auquel vous a appelé Son Altesse Royale Madame la Grande-Duchesse vers laquelle, en cet instant, nous nous permettons d'élever notre très respectueuse pensée, vous continuez et continuerez la lignée des grands hommes d'Etat luxembourgeois qui, serviteurs dévoués de leur pays, ont aussi, bien souvent, joué dans la vie internationale un rôle de premier plan : M. Joseph Bech, dont l'éternelle jeunesse fait l'admiration de tous; MM. Dupong et Frieden, dont le souvenir reste vivant dans l'esprit et le cœur de ceux qui les ont connus.

Nous vous remercions très chaleureusement, Monsieur le Premier Ministre, d'être venu parmi nous et vous adressons nos souhaits fervents pour le succès et l'efficacité de votre haute mission.

Monsieur le Ministre,

Très agréable est la mission qui m'échoit de vous remercier de nous avoir fait l'honneur et le plaisir de participer à ce dîner avec Madame Baumgartner.

Nous savons quelles sont vos lourdes tâches et les préoccupations constantes que vous impose la nécessité d'assurer l'équilibre du budget de la Nation, sans cesse menacé par les revendications de « parties prenantes » avides et diverses.

Puisse cette soirée être pour vous, dans une vie ministérielle sévère et aride, une sorte d'oasis où vous aurez goûté, pendant quelques instants, repos et sérénité.

Permettez-moi de vous exprimer l'admiration que tous ici — car je suis sûr que les Luxembourgeois de l'Association pensent comme les Français —, nous éprouvons pour votre œuvre et votre action salutaire au service de la France.

Monsieur l'Ambassadeur,

Le protocole me faisait un devoir de m'adresser à vous en premier lieu : je n'aurais pas manqué de m'y conformer si vous-même n'aviez pas voulu, avec cette délicate courtoisie que nous vous connaissons, vous effacer devant nos hôtes.

Permettez-moi, cependant, de vous manifester ce soir, comme il m'a été donné de le faire souvent déjà à l'occasion d'autres réunions de l'Association auxquelles vous nous faites toujours, avec Madame Als, l'honneur d'assister, les sentiments de déférence et d'attachement que nous éprouvons pour votre personne.

Notre Association vous doit beaucoup : vous lui prodiguez, sans vous lasser, aide et encouragement. Aussi se plaît-elle à vous redire, avec une infinie gratitude, le prix qu'elle attache à l'amitié que vous lui témoignez et dont elle sait apprécier l'ardeur et la sincérité.

Il m'appartient maintenant, mes chers Amis, de vous présenter nos deux conférenciers :

Monsieur Robert Stumper et Monsieur Jules Prussen.

Monsieur Robert Stumper a fait à l'ARBED une longue et brillante carrière aux côtés de Monsieur Mayrisch; il n'avait pas tardé à devenir son ami et celui du ménage.

Monsieur Jules Prussen, Professeur de Philosophie à l'Athénée de Luxembourg, compte, lui aussi, parmi les familiers de Colpach et fut ainsi en contact avec les personnalités qui fréquentaient les Mayrisch.

Ce sont donc des témoignages directs et, de ce fait, d'autant plus précieux et fidèles, que vont nous apporter les conférenciers sur la vie de Colpach, sur « l'esprit de Colpach », ainsi qu'on l'a dit justement.

En votre nom à tous, Mesdames et Messieurs, je les remercie cordialement d'avoir bien voulu accepter notre invitation; et, sans plus tarder, je leur donne la parole. »

Après l'allocution de Monsieur le Professeur Henri Solus, Monsieur Robert Stumper évoqua la vie, la personnalité et l'œuvre d'Emile Mayrisch au cours de sa conférence, qu'il avait intitulée « Colpach et son Maître : Emile Mayrisch ».

Colpach et son maître : Emile Mayrisch.

Pendant que l'humanité poursuit sa folle aventure, pendant que les années s'envolent et que les événements, graves et anodins, s'accablent, les dates mémorables s'alignent, comme des bornes indicatrices, le long de notre course. Chacune à son tour nous impose un salutaire regard en arrière. Lorsqu'il arrive que plusieurs rappels se superposent et qu'ils convergent vers un même lieu, nous devons leur prêter une attention toute particulière.

Tel est le cas, ces temps-ci.

Citons d'abord le cent-cinquantième de la naissance de Franz Liszt, ainsi que le soixante-quinzième anniversaire de sa mort. On pourra y ajouter, passé totalement inaperçu, le soixantième anniversaire de la mort du peintre Munkacsy. Ensuite il y a le cinquantième de l'Arbed que la presse luxembourgeoise vient de nous rappeler. Finalement n'y a-t-il pas lieu de penser, dès maintenant, au centenaire prochain d'Emile Mayrisch, la figure de proue du Luxembourg moderne et l'un des précurseurs de l'Europe nouvelle ?

Tous ces rappels, apparemment dissemblables, sont centrés sur un même lieu !

Colpach.

C'est à Colpach, l'ancienne résidence champêtre de Munkacsy, que culminaient les aspirations humanitaires d'Emile Mayrisch et de son épouse. C'est de leurs âmes qu'est issu, dans un commun élan d'humanité, ce qu'il y a lieu d'appeler l'Esprit de Colpach. Ce sont eux qui ont fait de cet insignifiant village luxembourgeois un petit noyau de la future Europe, comme l'avait dit Paul Desjardins, le courageux inspirateur et animateur des Décades de Pontigny.

Combien l'évolution de l'Europe a-t-elle confirmé cette vue prophétique !

Blotti dans le creux évasé de la verdoyante vallée de l'Attert, le village de Colpach, aux maisons chaufées et recouvertes d'ardoises, ne se distinguait en rien des hameaux environnants, s'il n'avait son « château », terme bien grandiloquent d'ailleurs pour cette gentilhommière. Pendant 3 à 4 siècles elle était habitée par la famille noble des Pfortzheim. En 1817 la seigneurie passa, par mariage, au Baron Alphonse-Philippe de Marches, qui la transmit à son fils Edouard, premier-lieutenant d'un régiment saxon de hussards. Joyeux drille, bon-vivant et prodigue, il prenait la vie à la hussarde, et avec elle une Luxembourgeoise d'extraction bourgeoise, Cécile Papier, qu'il épousa clandestinement en secondes noces. Cécile Papier était une appétissante rondellette, pleine de vitalité et dévorée d'ambition. Quatorze ans après la mort de son mari, qui lui avait légué tous ses biens, la jeune châtelaine de Colpach reconvoila en justes noces avec le peintre hongrois Munkacsy, une étoile filante du siècle passé.

Les Munkacsy habitaient Paris, mais venaient régulièrement se retremper dans leur paisible propriété luxembourgeoise, après l'épuisante et fastueuse vie mondaine que Madame Munkacsy tenait à mener à Paris. Fêtes et réceptions de toutes sortes se succédaient dans leur somptueux hôtel de l'avenue des Villiers. L'une des attractions de son salon était Franz Liszt, le compatriote et ami de son mari.

Franz Liszt a plusieurs fois été l'invité des Munkacsy. Mais on ne sait rien de précis sur ses divers passages à Colpach, sauf le dernier, d'une quinzaine de jours, qui est devenu un événement historique dans la vie du célèbre compositeur. En effet, il a donné, à cette occasion, malgré son grand âge et sa maladie, sa dernière audition publique. Elle eut lieu à Luxembourg, le 19 juillet 1886, dans la grande salle du Casino. Ce fut son chant de cygne.

Douze jours plus tard il succomba, à Bayreuth, à une pneumonie.

Son ami Munkacsy lui survécut de 14 ans. Atteint de paralysie progressive il s'éteignit en 1900, laissant une œuvre importante, mais de plus en plus dépréciée. Il a peu travaillé à Colpach et il n'existe qu'un petit nombre de toiles qu'il y avait brossées.

Madame Munkacsy quitta bientôt Paris pour venir s'installer à Colpach et à Luxembourg, où elle a fait, pendant une quinzaine d'années, la pluie et le beau temps. Elle est morte à Luxembourg en 1915, et on a gardé d'elle le souvenir d'une maîtresse-femme, corpulente et pittoresque, à voix de gendarme enrôlé, aimant le franc-parler et cachant un bon cœur sous des dehors plutôt rudes.

Après la mort de Madame Munkacsy la propriété de Colpach fut achetée par le Baron de Wyckerslot qui la vendit, en 1918, à Emile Mayrisch, directeur général d'Arbed.

Pourquoi Emile Mayrisch, en quittant sa belle résidence de Dudelange, a-t-il porté son choix sur Colpach ? Il y avait sans doute plusieurs raisons à cela, mais parmi elles, la principale était sûrement le calme romanesque du superbe parc aux vastes pe-

louses, aux allées ombragées et aux arbres séculaires qui exerçaient une irrésistible attraction sur cet homme d'action. Il était si fortement attaché à la nature et à son parc qu'il prononça, devant Jean Schlumberger ce mot significatif : « De mon vivant, aucun arbre n'y sera coupé, si caduc soit-il ! » Mais il y avait aussi cette auréole artistique dont les Munkacsy avaient entouré Colpach et à laquelle Madame Mayrisch n'a certainement pas été insensible.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Colpach allait maintenant se modifier profondément. A commencer par son aspect, car on transforma tout de suite la vieille bâtisse en lui donnant la noble allure et la belle ordonnance des hôtels français du 18^e siècle.

Quiconque incline aux rapprochements idéologiques, ne manquera pas de constater combien fidèlement les destinées de Colpach reflètent le caractère des époques successives de l'histoire; féodalité rurale sous les de Pfortzheim, déclin de la noblesse sous les de Marches, apogée de la bourgeoisie mondaine et artistique sous les Munkacsy, essor industriel et économique sous Emile Mayrisch, orientation intellectuelle sous Madame Mayrisch, début de la synthèse ou, pour employer le terme à la mode, de l'intégration européenne sous l'action conjointe d'Emile et d'Aline Mayrisch et, enfin, empreinte sociale et humanitaire donnée à Colpach par la Croix-Rouge luxembourgeoise sous l'impulsion de Madame Pierre Viénot-Mayrisch.

Si la destinée de Colpach s'est ainsi sans cesse amplifiée et ennoblie, le mérite en revient essentiellement aux Mayrisch, si sensibles aux aspirations des temps modernes et dont les préoccupations épousaient si exactement les sinuosités de l'évolution contemporaine.

Quelle chance aussi, pour Emile Mayrisch, d'avoir croisé sur la route si étroite de notre petit pays la compagne d'élite qu'il lui faillait, Aline de Saint-Hubert, si différente, mais si congéniale, pourtant. La bonté la plus authentique, une bonté de cœur innée et spontanée, mais continuellement secondée et enrichie par les apports d'une intelligence exigeante et miroitante, voilà bien les traits saillants de cette Grande Dame, d'une si exquise sensibilité, d'une ferveur d'apprendre et de connaître jamais assouvie. La parole de Gide : « L'homme est né pour le bonheur, toute la nature l'enseigne . . . », elle en connaissait toute l'importance avant que son auteur, qui allait devenir son ami, ne l'eût prononcée. Pendant toute sa vie elle s'est appliquée à répandre un peu de bonheur dans le cœur des hommes en détresse.

S'influençant sans cesse l'un l'autre, les deux époux, admirablement complémentaires, ont pu développer toutes leurs virtualités, se réaliser eux-mêmes, l'un par l'autre, dans un idéal commun.

Emile Mayrisch, qui a créé l'Arbed, en est devenu le Grand Patron et, en même temps, le Maître de la Sidérurgie luxembourgeoise. C'est lui qui a pensé Arbed avant de la créer et, tout en devenant son Chef suprême, il est demeuré son plus précieux outil et son plus fidèle serviteur. Sa puissante personnalité

forçait à la fois le respect et l'admiration, sans qu'il devint un de ces Maîtres de Forges que l'on s' imagine volontiers durs, hautains, égoïstes et froidement calculateurs. De cela le préservait son bon sens, son bon cœur et sa simplicité, traits qu'il tenait de ses père, grand-père et arrière-grand-père, qui tous ont été médecins. De là lui est aussi venu son don d'observation, son amour de la nature, sa compréhension humaine et sa compassion pour les déshérités de la vie. Joignez-y sa silhouette débonnaire d'homme trapu, bedonnant, au visage ouvert et au regard à la fois franc, doux et pénétrant, et vous comprendrez pourquoi ses amis et jusqu'aux plus humbles de ses subordonnés l'appelaient, par une espèce d'affection familiale, le « père Mayrisch » ou simplement « Monny ».

Il n'est pas superflu, ne fût-ce que pour dissiper certaines idées erronées, de relever qu'Emile Mayrisch n'a jamais été le Grand Argentier de l'Arbed. On arrive même, en considérant la disponibilité toujours active de sa générosité, à se demander s'il avait le souci de l'argent. Ses préoccupations se trouvaient ailleurs et planaient au-dessus des contingences purement financières. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il négligeait le côté utilitaire des problèmes industriels. Au contraire, il était trop bon ingénieur et trop bon économiste pour ne pas suivre de près le rendement des usines et des installations qu'il était appelé à diriger. De même qu'il suivait avec une vigilance toujours soutenue et une compétence croissante l'évolution économique du monde et de son pays en particulier, qui ne manquait jamais de recourir à ses bons offices quand les circonstances le demandaient. Mais la gestion financière de l'Arbed, il l'a laissée à d'autres qu'il jugeait plus compétents, en particulier à son ami Gaston Barbanson, Président du Conseil d'Administration. Lui-même a occupé, au sommet de sa carrière, la Présidence du Comité de direction d'Arbed-Terre Rouge, c'est-à-dire le poste de Chef suprême du personnel et des services techniques et administratifs de cette communauté. Jamais il n'avait sollicité ces hautes fonctions, elles lui ont été offertes, tout comme il n'a jamais cherché la fortune, mais la fortune lui est venue d'elle-même.

Un mot sur la carrière d'Emile Mayrisch.

Son penchant pour les sciences naturelles, en particulier pour la chimie, orienta le jeune homme vers les études d'ingénieur des mines. Il les poursuivait à Aix-la-Chapelle de 1881-1884, sans toutefois les terminer.

Successivement chimiste, chef de laboratoire et secrétaire-fondé de pouvoir, il devint en 1897 directeur de la Société de Dudelange. Il n'avait que 35 ans. En 1911, au moment de la fusion des trois forges Burbach, Eich et Dudelange, Emile Mayrisch fut désigné comme directeur technique général de l'Arbed. Il en devint seul directeur général en 1918, et en 1920, en raison de la réorganisation au sommet que réclamait l'extension croissante de la société, il accepta la présidence de la direction, situation qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1928.

Rien de plus captivant que d'étudier la structure mentale d'un homme supérieur pour en dégager le

portrait psychologique. Pour Emile Mayrisch ce sera assez aisé, car les témoignages sur sa vie et les documents sur son œuvre abondent, et puis malgré sa complexité, n'était-il pas pareil à un pur et transparent cristal, aux qualités géométriques fortement accusées et aux facettes éclatantes ? A l'instar de sa robuste stature Emile Mayrisch avait le cerveau solide et le cœur bien placé. Selon la caractérologie moderne, il était l'illustration même de l'accord entre l'âme et le corps. Il apparaît ainsi comme un homme réaliste, aimant la vie et l'action, doué d'une grande, quoique parfois ondoyante capacité de travail. Une fois ses décisions prises, il les exécutait avec force et ténacité. De tempérament vif, primesautier et combatif, il avait les colères éruptives mais passagères. Il avait le sens de l'humour et les réparties vives et spirituelles. Comme extraverti, il avait l'esprit et le cœur ouverts aux contingences de la vie, dont il aimait à simplifier les données.

L'esprit d'analyse d'Emile Mayrisch, aiguë par sa formation chimique, lui permettait de distinguer et d'ordonner les différents aspects, même nuancés d'un problème et d'en saisir d'emblée presque, par le mystère d'un don particulier, l'essence et la portée immédiate ou lointaine. C'est dire qu'il était doué à la fois d'une intelligence supérieurement active et d'une intuition non moins agissante. De ces deux qualités intrinsèques découlent aussi bien la lucidité de ses prévisions que la justesse de ses préventions, ainsi que la promptitude de ses décisions. Emile Mayrisch, par sa juste prospection des réalités de demain, avait quelque chose du visionnaire et ses visions intérieures, devenant pour lui des certitudes, lui dictaient la plupart de ses décisions.

Rien d'étonnant, dès lors, que son flair psychologique lui permettait de mettre toujours et partout « the right man on the right place » et que les cadres techniques et administratifs de l'Arbed jouissaient bientôt d'une réputation de tout premier ordre, bien au delà de nos frontières.

Génie intuitif, Emile Mayrisch tenait aussi de l'artiste. Jusqu'à son physique qui rappelait celui d'un Rodin ou d'un Bourdelle, et, petit détail significatif, jusqu'au port préféré de la lavallière. Et, en fait, l'œuvre monumentale qu'il a laissée inachevée entre les mains de ses successeurs, qui ont continué à la façonner dans son esprit, ne peut-on pas la comparer à un puissant torse, pétri par des mains de maître dans le Roc Rouge ferrugineux de notre pays ?

Qu'Emile Mayrisch fût un grand homme de bien, on ne le répétera jamais assez. Son innombrable œuvre philanthropique en témoigne, à ne citer que la Croix Rouge, la Ligue contre la tuberculose, les Boy Scouts, l'Association pour l'Education populaire et bien d'autres encore dont il a été l'animateur ou le protecteur. Mais de l'ensemble de ses œuvres de solidarité humaine, émerge comme l'impérissable témoignage de sa noblesse d'esprit et de ses larges initiatives, tout un faisceau d'institutions sociales dont il a doté l'Arbed, par des accords bénévoles, et qui sont entrées plus tard, par l'esprit et par le fait, dans notre législation sociale.

C'est à ceci, du reste, que Jacques Chardonne fit allusion quand il écrivit, il y a une trentaine d'an-

nées : « Le Grand-Duché de Luxembourg est le chef-d'œuvre du capitalisme libéral ! »

Faut-il rappeler que ses convictions politiques précédaient d'un libéralisme éclairé et convaincu : il aimait l'indépendance d'esprit et respectait les opinions d'autrui, pourvu qu'elles fussent sincères et justes. Il était incroyant, anticlérical et ne s'en cachait jamais.

Pour devenir le créateur et le précurseur qu'il était, il lui fallait accepter bien des risques et des responsabilités, tout en restant animé d'une foi indébranlable en lui-même. Aussi ne cessera-t-il pas de professer son double précepte : « Assume toutes les responsabilités qui soient à ta mesure ! » et l'autre « Sois toujours indomptable ! »

Peut-on imaginer un Emile Mayrisch sans ce sentiment du devoir, cet optimisme communicatif, sans ce feu sacré qui illuminaient tout son être ?

On peut se demander aussi, ce qu'il serait devenu sans cette joie immédiate qui accompagne tout acte créateur, s'apparentant à cette euphorie intense qui remplit notre âme au moment précis où jaillit une pensée nouvelle et qui se prolonge dans la satisfaction que nous apportent nos réussites ?

N'est-ce pas là le catalyseur essentiel de l'esprit productif ?

N'est-ce pas là le « Freude, schöner Götterfunken » de Schiller, le poète préféré d'Emile Mayrisch, après Goethe ?

Nous nous sommes réservé pour la fin d'insister sur la qualité maîtresse d'Emile Mayrisch, je veux dire son esprit de synthèse et le don de conciliation qui en découle ! Cette double vertu a fait de lui l'inégalable négociateur qu'ont tant apprécié ses collaborateurs et ses adversaires.

C'est en conciliant les antagonismes en présence, qu'ils fussent d'ordre technique, économique, politique et simplement humain qu'Emile Mayrisch a conçu et bâti son grand œuvre : depuis la création de l'Arbed et sa fusion avec d'autres sociétés industrielles jusqu'à l'instigation du Comité franco-allemand, en passant par l'Entente internationale de l'Acier et les œuvres sociales de l'Arbed, par lesquelles il a été l'un des premiers à rapprocher le Capital et le Travail.

Ainsi le génie d'Emile Mayrisch aura réussi, dans l'action, le tour de force de la conciliation d'appareils inconciliables, ce vieux rêve des philosophes.

Que reste-t-il à dire, en guise de conclusion ?

Rien d'autre, sans doute, que dans la perspective actuelle et trente-trois années après sa mort survenue sur la route de Paris, à Châlons-sur-Marne, Emile Mayrisch, le plus noble fils du libéralisme luxembourgeois, apparaît comme la parfaite personnification des aspirations nationales et européennes du Luxembourg.

Le prestige de son génie n'a cessé de croître, déversant sur nous, tel le démiurge de l'antiquité, les richesses de son esprit, de son cœur et de son œuvre, en un flot ininterrompu . . . »

*

Ensuite, Monsieur Jules Prussen, Professeur à l'Athénée grand-ducal, retraça la vie et les traits de Madame Mayrisch. Voici les termes de sa conférence :

« Lors du premier séjour qu'il fit à Colpach, en 1921, Jacques Rivière écrivit à sa femme ceci :

« Me voici installé dans un vrai palais des mille et une nuits ... Ma chambre donne sur un admirable parc au fond duquel on aperçoit les Ardennes ... Il y a autour de moi tous les livres que je puis désirer, et dans toutes les langues. Tout se passe comme en rêve ... La position du château rappelle tout à fait celle de Lauroy — »

c'est-à-dire du château du Grand Meaulnes. —

Cet émerveillement, tous les hôtes de Colpach le connurent, dès leur entrée dans la haute et vieille futaie coupée d'avenues au fond desquelles, tout à coup, se montrait la silhouette d'un harmonieux château au large perron, festonné de vigne vierge, entouré de pelouses et d'étangs. Le sentiment de rêver persistait à l'intérieur, dans les pièces vastes et profondes. Le luxe y était aussi simple que grand. Les œuvres d'art — certaines rapportées de très loin —, les tableaux enchanteurs, les meubles vieux s'effaçaient dans une atmosphère de recueillement et de pensée à laquelle on était aussitôt mêlé sans avoir l'impression de l'interrompre. Le nouveau-venu s'étonnait d'être comme enveloppé d'une chaude générosité grave et comme soucieuse et qui à la fois exhortait et rassurait. —

Longtemps le domaine, autour duquel, plus loin, s'éparpille le petit village de Bas-Colpach, avait servi de demeure à d'assez modestes seigneurs, les barons de Pforzheim (qui se reposaient là des travaux militaires et civils accomplis au service des souverains divers auxquels appartenait le pays). Après les Pforzheim, il y eut, au dernier siècle, un baron de Marches. Sa veuve, comme l'a raconté M. Stumper, épousa le peintre Munkacsy — tout jeune venu de Hongrie en France, où il avait eu son heure de célébrité — méritée par des compositions monumentales d'où le grandiose n'est pas absent. Le château reçut à cette époque le premier invité de haute marque, Franz Liszt, compatriote de Munkacsy ...

Monsieur et Madame Mayrisch, quittant leur résidence de Dudelange, s'installèrent à Colpach, en 1920. Avec eux, ce château devint l'un des foyers principaux de la conscience européenne. Dans l'histoire d'entre les Deux Guerres, il garde sa place, impérissablement ...

Les hôtes n'y sont plus, le temps et la mort et déjà l'oubli ont fait leur inévitable montée, et si la sublime générosité des maîtres de naguère survit intacte dans le Centre de Convalescence qui depuis 47 s'abrite là, le visiteur de jadis, ramené sur les lieux par le hasard (ou une soudaine exigence du souvenir) a le cœur terriblement serré. Il revoit le parc dont la beauté est immémoriale, la charmille et la rotonde où la Pomone de Maillol dresse sa chair de bronze; puis, derrière les serres, l'éphèbe noir de Kolbe. Le Centaure de Bourdelle surélève toujours sa lyre, dans

l'agonie ... Et puis le voilà revenu devant le Penseur, de Despiay, et la dalle qui recouvre les cendres des deux destinées si grandes par leur action, leur pensée, leur rayonnement, leur bonté. — Et le recueillement est poignant dans la recherche du temps qui ne se retrouve pas ...

Monsieur Mayrisch repose là depuis 1928 déjà. Ce grand patron de la sidérurgie luxembourgeoise, le créateur et président de l'Arbed qui a étendu son activité sur les points les plus divers du globe, aura été l'une des figures les plus puissantes de l'histoire industrielle et économique de ce siècle. Et ce qui surtout force l'admiration, c'est que ces vastes réalisations furent une œuvre de pensée, et d'une pensée non seulement attentive aux faits positifs, mais impérieuse et prophétique, en lutte rusée avec la fausseté des données du moment, avec les blocages, les frontières. Dès avant 14, le problème franco-allemand fut pour ce Luxembourgeois le nœud des problèmes européens, un nœud patiemment à résoudre sur le plan économique, mais aussi, concurremment, sur celui des idées, et de la sensibilité. — En 1926, il créa le Comité franco-allemand d'Information et de Documentation, qu'anima surtout Pierre Viénot, son futur gendre, et qui mit en contact des esprits d'élite des deux côtés. —

En pleine tâche, un accident de route le terrassa. — Le discours de commémoration prononcé alors au Comité franco-allemand par Jean Schlumberger reste la plus belle stèle élevée en son honneur, et qui perpétuera les traits de cette

« sorte de demi-dieu, rustique et puissant, pas tout à fait le Centaure du monde latin, plein d'élan, d'appétits et de sagesse, pas non plus tout à fait le Nibelung germanique, roi des minerais et des forges, mais un croisement de ces deux races, avec la vivacité de la première et la persévérance de l'autre, un être ami des hommes, qui prend leur défense contre les caprices du Ciel ... »

Continuée, sur le plan social et spirituel, par son épouse, son œuvre dégagera mieux encore son âme, sa vie. — C'est d'elle surtout, de la grande dame de Colpach, que je voudrais parler. Il y a toujours quelque irrespect à évoquer une ombre aimée, mais la fidélité n'a pas d'autres offrandes que les souvenirs longtemps entretenus.

Aline de Saint-Hubert — mais ses familiers l'appelaient Loup — s'est souvent plainte de n'avoir reçu, adolescente, d'autre formation que celle alors communément départie aux jeunes filles de la bourgeoisie fortunée, de manquer de cette armature que donne seul un entraînement méthodique, orientée vers les études universitaires. Au moins a-t-elle eu ainsi la liberté de choisir elle-même ses maîtres. Assez tôt, elle a dû lire avec ferveur Nietzsche, Stendhal, Ibsen, Dostoïevski, Rilke, Rimbaud. On devine les exigences que ces lectures ont pu satisfaire, un précoce refus de toute facilité et de toute convention inerte, le vœu à la fois d'un renouvellement constant et d'une forme toujours, finalement, claire, le vœu, aussi, d'une sincérité sévère dans l'insujétion, un

souci d'accueil et de compréhension sans limite, et, surtout, tout au fond, un élan, une inquiétude d'ordre religieux ou mystique. — On comprend combien elle a dû se sentir attirée par l'esthétique particulière alors prônée, par l'exemple plutôt que selon une doctrine, par la Nouvelle Revue Française, où s'annonçait un tout nouveau classicisme, indifférent aux valeurs et aux tabous reçus, et cependant secrètement puritain.

Un article de Madame Mayrisch sur l'Immoraliste, en 1903, attira sur elle l'attention d'André Gide tout enchanté de se voir compris si intimement — à une époque où il se heurtait de toutes parts aux incompréhensions même des mieux intentionnés. Il se fit présenter l'auteur de cette étude, et l'amitié qui s'en est suivie, ne devait jamais se démentir. — Madame Mayrisch commentera également la « Porte Étroite » et « Isabelle », et le « Thésée », encore, en 1946, lui donnera, au milieu, alors, de ses souffrances, des heures d'enchantement. — La grande estime que Gide avait pour elle se manifeste aussi dans l'invitation qu'il lui fit, en 1910, d'écrire, pour la Nouvelle Revue Française, une étude sur Rilke et de désigner dans le Malte Laurids Brigge, les pages qu'elle jugerait les plus significatives : ses pages, il les traduirait en collaboration avec son amie luxembourgeoise (l'article et les traductions parurent dans le n° 1. 7/11). Rilke chargea Gide de transmettre sa « profonde reconnaissance ».

En 1914, ils firent, en compagnie d'Henri Ghéon, un voyage en Asie Mineure. — Après la guerre, entre 1919 et 1928, Gide fit de fréquents séjours dans la maison des Mayrisch, d'abord à Dudelange, puis dans l'« oasis », comme il dit de Colpach. — Ainsi qu'il l'a noté dans le Journal des Faux-Monnayeurs, c'est « dans la bibliothèque de Madame Mayrisch, un des plus exquis laboratoires qui puissent se rêver », qu'il s'est mis à composer la plus originale de ses œuvres romanesques. — Relevons, dans une lettre de Gide à son amie de Colpach, un curieux détail, Gide se demandant si Freud ne consentirait pas à préfacier l'édition allemande de Corydon.

C'est à Colpach qu'eut lieu, en 20, la mémorable rencontre entre Gide et l'industriel et futur ministre allemand Walter Rathenau, que des nationalistes assassineront 2 ans après. — L'entretien, qui portait sur les possibilités d'un rapprochement franco-allemand, et que suivit un échange de lettres, est consigné dans le Journal de Gide. Bientôt, à Colpach encore, se noua la longue amitié entre Gide et l'éminent professeur de Bonn Ernst-Robert Curtius, l'un des connaisseurs les plus sûrs de la littérature française contemporaine. —

Le problème franco-allemand — dont les difficultés se faisaient insurmontables dès 1923 — fut l'objet de l'attention particulièrement aiguë de Jacques Rivière, hôte des Mayrisch déjà depuis 13. — Le jeune directeur de la Nouvelle Revue Française, auquel l'expérience de la longue captivité avait dicté le fameux livre sur l'« Allemagne », analysa les inflexions d'une situation de plus en plus compromise dans une assez longue suite d'articles écrits à l'instigation des Mayrisch pour le « Journal du Luxembourg ». — Les Incertitudes allemandes — c'est le

titre du livre de Pierre-Viénot — se dissipèrent pour faire voir une évidence, hideuse, « la pourriture d'un Léviathan », comme l'avait annoncé Madame Mayrisch, en 22 déjà. — Bientôt, devant la spectrale montée d'une ignominie venue du fond des abîmes, que pouvaient signifier encore les ententes conclues de part et d'autre par des esprits d'élite ? — Les visiteurs d'Allemagne vinrent bientôt en réfugiés, ou en traqués — l'exquise et vivace, la mozartienne Annette Kolb, Carl Gebhardt, l'auteur de l'« édition définitive » de Spinoza, Carl Jaspers que joignit à Colpach son traducteur M. Henry Corbin. —

Même durant ces années de résignation et d'attente angoissée, que de visiteurs illustres, dont le livre d'hôtes relie toujours les signatures et dédicaces. — Le jeune et gauche étudiant luxembourgeois admis dans ce cercle par la très généreuse attention de la châtelaine, n'oublierait jamais ces soirées d'été, sur la terrasse, où il était délicieux d'entendre la dame de Colpach taquiner Henri Michaux, ni ces nuits d'hiver, autour de l'immense cheminée : Jean Schlumberger y faisait lecture de poèmes de Claudel, ou rivalisait d'ingéniosité avec Madame Delcourt, la subtile helléniste, pour éclairer un texte d'Hérodote relatant une coutume étrange; le professeur Curtius, en de mordants propos, « corrigeait » l'existentialisme, dont la vogue commençait; le philosophe Bernard Groethuysen — « Groute » —, toujours plein d'espièglerie et de sagesse absconse, devisait de S. Augustin et d'Érasme, et de Leibniz, avec étonnement, ironie et ferveur, mi-Socrate, mi-Diderot. L'art, la sociologie, la métaphysique et jusqu'aux événements survenus au village — tout était l'occasion de délicieux approfondissements.

Elle, cependant, aimait s'effacer. L'affectueuse mélancolie de ses très beaux yeux, la pensive et noble lassitude de ses mains faisaient deviner de plus intenses préoccupations secrètes. — Déjà dans ses « Paysages de la Trentième Année », parus à la Nouvelle Revue Française, une sourde angoisse s'était fait sentir, et comme une vague imploration, la recherche de quelque chose qui ne serait pas circonscrit dans les limites d'un destin singulier. Cette inquiétude, ses voyages, en Turquie, en Perse, en Grèce, en Extrême-Orient ont pu la distendre plutôt ou approfondir, mais non apaiser. Le spectacle des misères fondriques, l'évidente précarité de tant de civilisations retournées au désert, tant d'humanité abîmée ont dû contribuer à lui interdire de se reposer dans « l'orbite de l'astre considérable » — c'est Gide qu'elle désignait ainsi, l'option de Gide pour les éblouissements terrestres ne fut pas la sienne. — Rivière lui ayant envoyé son roman « Aimée », elle lui écrivit : « Pourquoi croyez-vous que je suis peut-être incapable de comprendre votre livre „comme un livre religieux“, d'aimer un livre religieux ? Rien au contraire ne me va plus avant, mais je n'aime pas parler de ces choses. »

Si elle n'en parlait pas, elle les étudiait cependant de très près. Sa bibliothèque personnelle se composait surtout de livres consacrés à la philosophie mystique. Il s'y trouvait les ouvrages les plus savants,

classiques et récents, sur les mystiques d'Extrême-Orient, islamiques, et des Indes, et de l'Occident — de Plotin à Saint Jean de la Croix et aux modernes, à Kierkegaard, à Chestov. — D'après M. Schlumberger, elle s'est sentie particulièrement attirée par la doctrine du bouddhisme Zen. Mais elle trouva une correspondance plus proche dans le mysticisme du grand rhénan Maître Eckart — qu'elle a étudié pendant 10 ans avec une application méticuleuse. Aidée par Groethuysen dans l'intelligence de textes écrits soit dans l'idiome allemand du 14^e siècle, soit dans le latin des scolastiques, elle a traduit en français un grand nombre des sermons d'Eckart. Et ces traductions — dont une partie a été publiée en volume, à l'Édition des « Cahiers du Sud » — sont, dit avec raison Madame Delcourt, « une œuvre, au sens profond du terme ».

« Une pathétique personnalité sans cesse tendue vers une perfection inaccessible » — telle l'a définie Gide; et Schlumberger : « Il y eut chez elle une aspiration exigeante, qui la portait à chercher en toutes choses la plus haute qualité. » Grave et affectueuse, pensive, inquiète, mais ayant aussi la gaieté candide de ceux qui aiment spontanément la vie, elle partageait son existence entre ses travaux solitaires, ses amis, et la réalisation d'œuvres sociales : La Croix Rouge, la Maison des Enfants à Dudelange, le Centre de placement familial à Redange, la Maternité Charlotte. Pour la mise en place de presque chacune de ses œuvres, il lui fallait lutter —, et rien ne fut plus admirable que la coexistence, en elle, du souci mystique qui l'obsédait dans son repli secret, et la hardiesse, la largeur, l'énergie de son action pratique. —

Après la guerre, après son retour à Colpach, Madame Mayrisch était meurtrie dans sa santé, et autant dans son cœur — par la perte de son gendre, de Pierre Viénot, l'un des plus hauts espoirs de la France renaissante, et encore par ce que tant d'horreurs avaient porté d'atteintes irrémédiables aux nobles idées que pendant toute une vie elle n'avait cessé de faire rayonner. Sous ses cheveux tout blancs, avec ses traits tordus par la maladie, avec ce sourire toujours si bon, mais si triste, par tant de majestueuse douleur elle paraissait une prêtresse des anciens temps gagnée elle-même par les ombres. Dans ses yeux on voyait alterner les affres du pressentiment avec la plaintive lumière du courage résigné. Toujours plus près d'elle seule, elle travaillait cependant toujours, attentive aux idées récentes, à Camus surtout, dont elle traduisit le « Mythe de Sisyphe » pour une édition suisse. Mais l'angoisse était dans le sourire que de derrière les rideaux elle adressait à ses petits-enfants qui dansaient à la ronde avec Mischka, Lvoff et « Groute ».

Puis celui-ci s'en alla, mais il survit sous les traits du Gisors de la Condition Humaine, dont il fut, assure-t-on, le prototype, pour reposer dans un cimetière de Luxembourg; et puis ce fut le jour où les cendres de celle qui avait été la grande dame et l'âme de Colpach, rejoignaient celles de son époux. — Cette matinée de janvier était claire et rose. — Ses amis l'escortaient par les vieux chemins, sous les

branches nues, contournant le Centaure sculptant une plainte muette et sauvage, venue du fond des temps. Il y avait, pour l'accueillir sous la dalle par lui protégée, le Penseur, au geste las et puissant, emblème d'une destinée exemplaire. Puis, le silence. Le soleil brillait. Fermant les yeux, on la revoyait au bout de l'allée, toujours présente, et faisant courage, toujours livrée à ce qui aura été la grande inspiration de sa vie, celle de donner, de combler, de répandre, humble elle-même parmi les richesses, toujours un peu plus de bonheur. »

*

Monsieur l'Ambassadeur Robert Als prononça également une allocution au cours de laquelle il évoqua plus particulièrement l'œuvre européenne d'Emile Mayrisch. En voici le texte :

« Excellences,
Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Il serait sacrilège de rompre le charme des paroles que nous venons d'écouter avec tant de ferveur.

Laissez-moi simplement, en notre nom à tous, adresser un vibrant hommage de félicitations et de remerciements à M. Robert Stumper et à M. Jules Prussen qui ont su faire revivre devant nous, ce soir, les personnalités si attachantes de M. et de Madame Emile Mayrisch et en même temps cette belle aventure de l'Esprit, du Courage, de la Noblesse de cœur dont le souvenir est uni désormais au nom de Colpach.

M. Stumper et M. Prussen sont, avec Madame Pierre Viénot que je salue très respectueusement, les témoins directs luxembourgeois de cette belle aventure. Ils avaient été „distingués” par l'amitié de Madame Mayrisch et ils sont restés fidèles à l'Esprit de Colpach.

M. Stumper, sans cesse à l'avant-garde de la vie culturelle et scientifique au Luxembourg, a mené de pair avec ses occupations professionnelles des recherches de savant qui lui valent e. a. l'estime et l'amitié d'un Jean Rostand.

M. Prussen, l'ami de Bernard Groethuysen jusqu'à son dernier souffle, a donné il y a quelques mois à peine, à l'invitation de M. Jean Wahl, une conférence au Collège Philosophique de Paris.

L'un et l'autre viennent d'évoquer des souvenirs pleins de délicatesse.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots pour situer l'action sociale des Mayrisch dans le climat des années vingt et pour dire très brièvement ce que fut l'œuvre européenne d'Emile Mayrisch.

Nous avons connu au Luxembourg, au lendemain de la première guerre, un profond malaise social, héritage naturel de quatre années d'occupation et de l'isolement économique consécutif à la dénonciation du Zollverein. Ce malaise s'est concrétisé en 1921 par des grèves très dures qui ont été douloureusement ressenties par le pays tout entier et qui devaient l'être plus encore par M. et Madame Mayrisch dans

la mesure où elles semblaient méconnaître leur action passée. Mais loin de les décourager, elles n'ont fait qu'approfondir leur vocation sociale.

Concurremment avec l'incessante œuvre de bienfaisance et de charité de son épouse, Emile Mayrisch avait une attitude patronale d'inspiration méthodiquement sociale. Sous une inspiration comme la sienne la sidérurgie devait prendre, dans bien des cas, des initiatives sociales qui étaient en avance sur le législateur et s'imposer des sacrifices considérables pour conjurer le fléau si redouté du chômage.

C'était bien plus que de la clairvoyance, c'était le fait, chez ces deux âmes d'élite, d'une générosité native animant une volonté tenace de relever progressivement le niveau de vie des travailleurs.

Nous avons eu, à cette époque, une heureuse conjonction d'efforts sociaux. M. et Madame Mayrisch ont leur très grande part dans cette conjonction d'efforts qui a abouti, d'abord au Code des Assurances sociales de 1925, puis à la paix sociale tout court.

En vérité, M. et Madame Mayrisch ont bien mérité du peuple luxembourgeois.

Mes compatriotes étaient fiers de se dire qu'une famille de leur terroir avait réussi à former un cénacle européen. S'il est vrai qu'ils étaient assez loin de ce cénacle où régnait souvent l'intelligence pure, ils s'intéressaient vivement à l'effort de rapprochement franco-allemand qui s'étalait au grand jour.

Les fameux articles de la « Luxemburger Zeitung » étaient à la portée de tous. Les noms de Jacques Rivière et de Marie Delcourt nous étaient peut-être les plus familiers.

C'est la gloire d'un Emile Mayrisch et d'un Jacques Rivière d'avoir tenté de rompre le cercle de la haine et d'avoir sollicité dans ce sens une opinion encore si peu préparée à une réconciliation. C'est la gloire de Jacques Rivière d'avoir, avec l'encouragement d'Emile Mayrisch, formulé des vérités qui sont aujourd'hui traduites dans les faits : „Il faut faire la paix, disait-il, et pour cela il faut créer l'oubli. L'oubli n'est possible que par un ajustement des intérêts, par une coopération économique.”

Intuitivement, prophétiquement Emile Mayrisch et Jacques Rivière ont pratiqué une politique qui sera reprise, enfin avec succès, par le Gouvernement français — et notamment par le Président Robert Schuman — une génération plus tard, après l'évanouissement du cauchemar hitlérien.

Ne peut-on dire que Emile Mayrisch et Jacques Rivière ont affirmé l'optimisme jusqu'au bout de la désillusion ?

Walter Rathenau, qui a rencontré André Gide à Colpach en 1920, est assassiné en 1922, et Jacques Rivière mourra prématurément, à 38 ans, en février 1925.

Mais inlassablement Emile Mayrisch poursuit l'œuvre européenne. Ce „génie de conciliation”, comme on l'a appelé, fonde en mai 1926, en parfaite communion d'idées avec Pierre Viénot qui a joué dans cette affaire un rôle primordial, le Comité franco-

allemand d'information et de documentation, cette „Entente Internationale des Idées” préluant à „l'Entente Internationale de l'Acier” et devant lui servir de support. Il y réunit une élite de personnalités des deux pays. Dans son excellent ouvrage « Luxembourg, Plate-forme Internationale », Monsieur Joseph Petit a consacré un chapitre très bien documenté aux activités du Comité franco-allemand et à ses principaux collaborateurs.

Le Lotharingien idéaliste et pratique qu'est Emile Mayrisch lutte avec un courage moral admirable contre les erreurs et les préjugés, semant partout la compréhension et la conciliation dans de fructueux contacts humains dont il a le secret.

Lorsqu'en septembre 1926 l'Entente Internationale de l'Acier voit le jour, les plus grands chefs d'industrie en confient la présidence à ce bon Européen qui a su élever le problème des relations franco-allemandes sur un plan intellectuel, bien au-dessus des contingences économiques immédiates, et dont toute l'action porte si visiblement la marque de la loyauté et de la bonne volonté.

La coopération avec l'Union Paneuropéenne de Richard Coudenhove-Kalergi sera la dernière démarche de cette grande vie.

Les Luxembourgeois, en bref, admirent et aiment ces deux natures également bonnes et généreuses : Emile Mayrisch, tourné surtout vers l'Europe, vers le rapprochement franco-allemand; M^{me} Mayrisch, orientée plutôt vers l'esprit pur et en même temps, comme l'attestent tous les témoins, profondément préoccupée de problèmes philosophiques, religieux.

Le commun des mortels ne pourrait-il être tenté de faire, sur le plan purement humain, une comparaison entre cette grande âme inquiète et le pur artiste André Gide, disponible pour les jeux les plus subtils de l'esprit, alors que, comme le note M. Jean Schlumberger, „il s'était écarté dès la sortie de l'adolescence des problèmes qui relèvent proprement de la philosophie”.

La noble inquiétude de Madame Mayrisch plane toujours sur le domaine de Colpach.

Je voudrais, pour terminer, rendre hommage aux Amis de Colpach qui ont publié une très belle synthèse sur Colpach, en 1957, à l'occasion du 10^e anniversaire de la mort de Madame Mayrisch.

Ce livre est pour le Luxembourgeois un don précieux. Il contient des messages d'une beauté impérissable. Il confirme ce que nous avons entendu ce soir, l'apport essentiel de l'humanisme français aux assises de Colpach. Notre réunion d'aujourd'hui n'en prend que plus de valeur à nos yeux.

On quitte cette lecture dans une espèce de recueillement, elle vous élève et vous rend meilleur.

M. Jean Schlumberger a rapporté ce propos de Madame Mayrisch : „Il avait fallu, disait-elle humblement, le miracle de quelques rencontres et de quelques précieuses amitiés pour l'éveiller à la vie de l'esprit. Mais, ajoute M. Schlumberger, les miracles de cette sorte ne se produisent jamais qu'en faveur de ceux qui les attirent et les méritent.”

La lecture du recueil intitulé „Colpach” donne l'illusion au lecteur qu'il a pu mériter lui aussi ces rencontres idéales, si heureusement prolongées par des témoignages comme ceux de ce soir auxquels nous venons de marquer notre profonde admiration. »

*

La brillante manifestation qui donna l'occasion de souligner à nouveau les liens étroits existant entre la France et le Luxembourg fut clôturée par une allocution de Monsieur Pierre Werner, Ministre d'Etat, Président du Gouvernement, dont nous reproduisons ci-après les passages essentiels :

« *Monsieur le Président,
Excellences,
Mesdames,
Messieurs,*

Tous ceux et toutes celles qui, à un titre quelconque, donnent de leur temps et de leur peine à l'Association des Amitiés franco-luxembourgeoises, doivent éprouver ce soir une légitime satisfaction. En effet, la soirée d'aujourd'hui est la consécration des objectifs de cette association qu'évoquait tantôt Monsieur le Président. Rechercher, mettre au grand jour les points de contact et les points de rencontre entre la France et le Luxembourg, c'est bien là, Mesdames et Messieurs, la substance de sa mission.

Le sujet qui a été traité ce soir, comble cette attente. En effet, les orateurs n'ont-ils pas montré qu'à certaines époques il y a eu au Grand-Duché des interlocuteurs valables d'illustres penseurs et d'écrivains de grand renom ?

Eh bien, je vous remercie, Monsieur le Président, de m'avoir associé à cette manifestation. Je retrouve, grâce à certaines présences, ici, une table qui est non seulement celle de l'amitié, mais aussi celle du souvenir. Souvenir toujours un peu élégiaque des années d'université où l'on redécouvre les clairs horizons d'Ile-de-France en même temps qu'on découvre les horizons illimités de l'Esprit et de l'Espérance. Eh bien, je retrouve ici deux de mes anciens maîtres, aux pieds desquels je puisais la science qu'ils exposaient avec cet esprit de clarté et de précision, tous les deux, qui est le propre précisément du génie français. Monsieur le Professeur Solus, à qui j'exprime une fois de plus la reconnaissance des autorités luxembourgeoises, de ce qu'il ait accepté la présidence de cette association qui se couvre de sa haute autorité.

Je retrouve encore un autre professeur que je m'enhardis aujourd'hui d'appeler mon collègue et ami, Monsieur Baumgartner, à qui je suis reconnaissant d'avoir honoré de sa présence avec Madame Baumgartner cette soirée et de marquer par là aussi l'intérêt que le Gouvernement français porte aux Amitiés franco-luxembourgeoises. Enfin, c'est votre Vice-Président, Monsieur Roger Millot, à propos duquel souvenir et amitié se confondent, parce que depuis un quart de siècle nous nous suivons parfois de près, parfois de loin et nous nous associons dans des entreprises d'intérêt ou spirituel ou général.

Voilà, Mesdames, Messieurs, qu'on a évoqué ce soir Colpach, un tout petit village dans notre tout petit pays, caché si bien dans un vallon qui descend des contreforts des Ardennes que même la plupart des Luxembourgeois n'y ont jamais mis les pieds. Et néanmoins, vous l'avez entendu ce soir, Colpach c'est une grande chose. Colpach, c'est une entreprise intellectuelle, internationale, un effort de réconciliation franco-allemande, un noyau, comme on l'a dit, de la future Europe.

Je n'ai pas l'intention, après les orateurs compétents qui m'ont précédé, d'évoquer cette œuvre devant vous.

Madame, vous constatez que dans notre pays il y a des fervents et il reste des fervents et il restera des fervents de l'œuvre de vos parents et que leur mémoire est impérissable.

Beaucoup d'entre nous ont appris du nouveau ce soir. Nous sortons d'ici, l'esprit enrichi. Mais pour nous, Luxembourgeois, j'estime que l'entreprise de Colpach comporte aussi une grande leçon. En effet, elle nous invite à remplir notre modeste rôle dans ce vaste monde. Madame Mayrisch l'a tenté avec son cœur généreux dans le domaine intellectuel. Nous devons le tenter aussi; c'est en quelque sorte une invitation à nos intellectuels que je fais de vraiment épuiser toutes les possibilités que nous donne notre position particulière entre les cultures latine et germanique. Mais il y a aussi une autre leçon à tirer et elle reste à tirer sur le plan politique. Mesdames, Messieurs. Il y a une règle de sagesse qu'heureusement les hommes d'Etat de chez nous — et mes éminents prédécesseurs ont toujours observée, c'est qu'il faut asseoir l'action internationale du Grand-Duché sur deux principes. Le premier est de reconnaître nos limites et les limites de notre influence. Mais le second est de reconnaître aussi à l'intérieur de ces limites les amples possibilités qui nous sont laissées de nous rendre utiles, d'être disponibles dans le domaine international pour la réconciliation, pour la conciliation en général, pour l'action en avant de cette idée européenne, qui, définitivement, est entrée dans nos mœurs.

Depuis l'époque où se rencontraient à Colpach Rathenau et Gide, les temps ont changé, la question franco-allemande se pose sous un autre jour. Grâce à Dieu, on peut dire que la réconciliation franco-allemande est faite, qu'elle est même entrée dans l'esprit même des larges couches de la population.

Mais, Mesdames, Messieurs, vous savez à propos des amitiés, il y va des amitiés entre les peuples comme de l'amitié entre les individus. Toutes les amitiés sont précaires et il s'agit de les entretenir, il s'agit de les soigner. Et, à ce propos, les Luxembourgeois pourront toujours retrouver le rôle de Colpach.

Mais il y a plus. Dans cette Europe en formation où le Luxembourg participe, où l'on estime parfois de trouver parmi de grands partenaires ce petit, ce plus petit des partenaires, eh bien, j'estime que là aussi notre présence peut marquer quelque chose.

Le fait que nous siégeons avec nos grands voisins, précisément donne la marque de ce qui est le propre

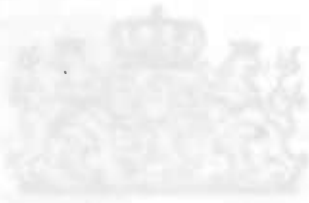
du génie de l'Europe. Le respect de toutes les valeurs et le respect de toutes les échelles humaines. Il y a une échelle humaine que nous estimons que nous représentons et c'est une échelle humaine qui, à mon avis, ne doit pas manquer à l'Europe.

Eh bien, voilà donc une belle leçon de présence, d'action européenne à tirer de Colpach. Et si le Gouvernement luxembourgeois avec spontanéité, s'est déclaré en faveur de certaines idées de coopération politique européenne, d'idées qui doivent nous mener en avant dans l'édification de l'Europe, c'est encore

qu'il a procédé de cet esprit européen qui est le nôtre.

Enfin, Mesdames, Messieurs, il y a une dernière règle traditionnelle de notre politique étrangère, une constante dans notre histoire, c'est l'amitié avec la France que, malgré tout, nous célébrons également ce soir. Voilà cette amitié qui se retrouve déjà dans ce dit de notre héros national Jean l'Aveugle „Je n'ai mie oublié les chemins de la France.” Eh bien, Mesdames, Messieurs, les Luxembourgeois n'oublieront jamais les chemins de la France. »

DE DOCUMENTATION



17^e Année

30 NOVEMBRE 1961

N° 16

SOMMAIRE

1. Mensuel (Mois d'octobre et de novembre)	2
2. Chambres des Députés (Mois d'octobre)	2
3. Chambres des Députés (Mois de novembre)	3
4. Monsieur Pierre Varon, Ministre d'Etat, Président du Gouvernement, Ministre des Finances, expose le projet de budget de l'Etat pour 1962	4
5. La Journée des Nations Unies	4
6. Visite Plénière avec la participation de la République d'Allemagne	10
7. La Journée de l'enseignement technique	11
8. Le Congrès de l'Union internationale d'Etudes des Classes Moyennes à Luxembourg	12
9. Le Congrès de la Section des langues Néerlandaises de l'Institut	16
10. Nouvelle session	18
11. Comité de l'Union européenne (Séances de mois d'octobre et de novembre)	25
12. Nouvelle de la nuit	30
13. Le Mois de l'enseignement (Mois d'octobre)	30
14. Le Mois de l'enseignement (Mois de novembre)	33